

problème de vérité, d'exigence, de connaissance. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas d'émotion, ni non plus que je n'y suis pas sensible, mais avant, il y a une chose beaucoup plus importante : l'admiration. Vous êtes par exemple devant une toile de Paolo Uccello, vous découvrez cette diagonale incarnée par les lances et les drapeaux, et vous comprenez qu'un maître a peint ça. Après, on peut sortir son mouchoir et pleurer, mais moi ce n'est pas comme ça que je regarde une œuvre. Je la regarde dans sa perfection. Et puis je suis plus fidèle à mes dégoûts qu'à mes goûts. On peut changer de goût, on ne change pas de dégoût. C'est ce que je crois, c'est pour ça qu'ici, il n'y a pas de Dalí et pas de surréalistes.»

La première pièce achetée ? «Un oiseau de bois de la tribu Senoufo. Nous étions chez Charles Ratton, un très grand marchand d'art africain. Deux éléments ont été déterminants : tout d'abord l'admiration d'Yves Saint Laurent, ensuite mon sentiment de familiarité. A l'âge de 15 ou 16 ans, j'ai travaillé au musée de La Rochelle qui contient beaucoup de pièces d'art premier. J'ai immédiatement retrouvé cette culture de ma jeunesse. Mais vous savez, nous n'avons jamais rien acquis avant d'être en mesure d'accéder à des pièces majeures.»

Nombre des œuvres de la collection, d'ailleurs, ont d'abord appartenu à d'autres collectionneurs reconnus pour

leur incontestable sens du beau : les couturiers Jacques Doucet, Suzanne Talbot ou Jeanne Lanvin, la pianiste et femme du monde Misia Sert, les frères Goncourt... Jusqu'à la rue de Babylone elle-même, auparavant occupée par Marie Cuttoli, grande prétresse de la broderie, célébrée pour ses travaux à l'aiguille conçus en collaboration avec Picasso, Léger, Lurçat, Le Corbusier...

«Si ce n'avait été pour l'amie qui tenait à me faire visiter, je serais reparti, tant la façade de la rue de Babylone était et reste sinistre. Mais la porte s'est ouverte, j'ai vu l'ouverture sur le jardin et puis la structure décorative de l'appartement : des fenêtres et des portes admirables, des sols de marbre merveilleux, des cache-radiateurs et des cheminées sublimes... Tout avait été fait en 1928 par un architecte dont je n'ai pas retrouvé le nom. Nous n'avons jamais touché à cette enveloppe. Avant nous, Madame Cuttoli l'avait elle aussi choisi pour ces qualités-là et pour la hauteur de plafond lui permettant d'accrocher ses œuvres. C'est bien de se dire que nous mettons les pas dans un endroit où l'art avait sa place, où il y avait eu des tableaux. Et, oui, c'est vrai, le fait que nos deux grandes têtes chinoises par exemple viennent de chez Misia Sert leur donne sentimentalement un petit plus. C'est vrai aussi d'un De Chirico, très beau, qui vient de chez Jacques

